

Marques d'identité

La peau et la trace. Sur les blessures de soi de David Le Breton, Métaillé, 141 p.

Déclinaisons du corps. Entretiens avec David Le Breton de Joseph J. Lévy, Liber, « de vive voix », 187 p.

Véronique Cnockaert

Numéro 199, novembre–décembre 2004

Rêveries du corps : de métamorphoses en mutations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18947ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cnockaert, V. (2004). Marques d'identité / *La peau et la trace. Sur les blessures de soi* de David Le Breton, Métaillé, 141 p. / *Déclinaisons du corps. Entretiens avec David Le Breton* de Joseph J. Lévy, Liber, « de vive voix », 187 p. *Spirale*, (199), 18–19.

MARQUES D'IDENTITÉ

LA PEAU ET LA TRACE. SUR LES BLESSURES DE SOI de David Le Breton
Métailié, 141 p.

DÉCLINAISONS DU CORPS. ENTRETIENS AVEC DAVID LE BRETON de Joseph J. Lévy
Liber, « de vive voix », 187 p.

Depuis *Anthropologie du corps et modernité* (PUF, 1990), David Le Breton ne cesse de travailler sur la mise en corps de l'homme qui est toujours une mise au monde, sur toutes les stratégies anthropologiques qui permettent à l'homme occidental de saisir l'épaisseur de ce corps qui lui est donné et qu'il ne sait pas d'emblée comment recevoir. Entre « avoir un corps », ce qui est le lot de chacun, et « posséder son corps », le chemin à parcourir est parfois très long et les traverses nombreuses. Les recherches que David Le Breton a engagées depuis une quinzaine d'années montrent à quel point certaines sont obscures et dangereuses. Rites quotidiens ou calendaires, pratiques sociales ou individuelles, comportements ordinaires ou à risque offrent à l'individu les moyens de donner un sens au monde et d'intégrer l'espace symbolique nécessaire à la reconnaissance sociale et personnelle. Le corps, frontière entre soi et l'autre, est pour l'individu la manière tout autant que l'obstacle de la conquête sociale, et c'est dans ce paradoxe que l'être humain grandit à ses propres yeux et aux yeux des autres.

Dans son dernier ouvrage, *La peau et la trace. Sur les blessures de soi*, Le Breton s'interroge « sur l'engouement contemporain autour des marques du corps (tatouages, piercings...) [et sur] l'importance des blessures corporelles que des jeunes en souffrance s'infligent », brûlures, exco-riations, lacérations, scarifications, etc. À partir d'une synthèse des différents travaux qui, ces dernières années, se sont intéressés au phénomène (une riche bibliographie accompagne l'ouvrage) et d'études sur le terrain menées par lui, Le Breton cherche surtout à saisir ce qui pousse un individu à « fabriquer de l'identité avec de la douleur ». Certains seront étonnés d'apprendre qu'à aucun moment, il ne sera question de masochisme; c'est que la grande majorité des épreuves corporelles dont il est question ici n'a pas pour but de déclencher la jouissance, mais s'apparente à une quête de la douleur pour atténuer la souffrance par la création d'une enveloppe de douleur. Les travaux bien connus de Michel de M'Uzan sur le masochisme, notamment *De l'art à la mort* (Gallimard, 1977), ont largement démontré comment les mauvais traitements infligés au corps offrent à l'individu une manière de se réapproprier une identité souvent en péril, mais les pratiques

sado-masochistes n'imposent pas obligatoirement l'incision de la chair, alors que les expériences relatées par Le Breton ont en commun la « blessure » au sens propre du terme.

Bien des comportements marginaux jettent la confusion, mais, plus que toute autre, les conduites qui ruinent l'intégrité du corps dérangent et déroutent : « *L'atteinte corporelle est une attaque du corps de l'espèce, elle perturbe les formes humaines et suscite ainsi le trouble et le rejet.* » Ces conduites sont au cœur de ce que Le Breton nomme « une anthropologie des limites ». En effet, la plupart d'entre elles projettent l'individu à la frontière de la souffrance (expression morale) et de la douleur (épreuve physique). La limite est aussi du côté des témoins, d'où la difficulté d'aborder un tel sujet qui rencontre la question morale et les jugements à l'emporte-pièce. Comment réagir face à l'autoblessure? Que penser de la mutilation qui devient spectacle? Le Breton ne répond pas pour nous, il nous invite à penser ces expériences limites comme une forme d'« exploration de soi » qui s'avère invariablement une « fabrication de soi », car le corps est « une matière d'identité ».

« Bricoler des sens sur son corps »

Comme Le Breton le démontre dans les premier et deuxième chapitres de son ouvrage (« L'incision dans la chair : traces et douleurs pour exister »; « Atteintes corporelles délibérées en situation carcérale »), qui traitent essentiellement des scarifications solitaires, le recours à l'entaille ou à la brûlure soulage d'une trop grande souffrance. La maîtrise de la douleur à laquelle s'astreint l'individu neutralise le mal psychologique dont il est victime. Le temps de la saignée, il dirige ses actes et domine sa vie. Le sang qui coule lui donne le sentiment d'une purification symbolique, il emporte l'horreur et draine la culpabilité. L'entaille soulage l'individu de son angoisse et lui offre les moyens de renaitre à la vie; ainsi, « *L'ouverture de la peau est une paradoxale respiration.* » Effectivement, l'état d'impuissance extrême dans lequel se trouvent ceux qui ont recours à ces pratiques solitaires se traduit par une incapacité à dire la souffrance qui les habite. Rappelons que dans la majorité des cas de scarifications solitaires, il s'agit de femmes. Non qu'elles soient plus

secrètes que les hommes, mais ces derniers tenteraient de vaincre leur impuissance en mettant leur virilité à l'épreuve : le regard de l'autre auquel le verdict appartient leur serait indispensable.

La blessure transformant le corps en parchemin exprime la souffrance : le manque de « mots pour la dire » laisse la place aux « traces pour la dire ». C'est pourquoi, insiste Le Breton, il ne faut pas voir dans ces blessures auto-infligées un désir de mourir. Au contraire, la plaie qui fixe la souffrance traduit une volonté de gouverner celle-ci et révèle une propension à la combattre, « *ultime manière de bricoler du sens sur son corps en faisant la part du feu, c'est-à-dire en sacrifiant une part de soi pour pouvoir continuer à exister.* » Ainsi, l'entaille est toujours un geste de survie. La trop grande souffrance obscurcit le rapport au monde, elle paralyse l'individu, l'automutilation le ramène à l'existence. La douleur redouble l'incarnation. « *Chirurgie du sens* », l'incision est un appel à l'aide silencieux qui attend d'être dévoilé et lu.

Nous savons qu'il y a un écart important entre l'artiste qui, après des heures de préparation, met en scène sa douleur de manière extrêmement encadrée, et la jeune personne qui se scarifie loin des regards, seule dans sa chambre, le plus souvent sans précaution d'hygiène. Le Breton maintient fermement la distinction par la division des chapitres de son ouvrage : les autoblessures infligées en privé (chap. I et II) ne côtoient pas le corps œuvre d'art, ni le tatouage ni le piercing esthétiques (chapitre III). Mais la distinction entre les autopunitions et la mise en spectacle du corps meurtri est-elle toujours aussi nette? Le Breton montre que le geste solitaire tient de l'aliénation, ce que signe la répétition (« *le rite intime est emprisonné dans une mémoire qu'il tente de conjurer. [...] Seule une mémoire libérée énoncée par la parole et non plus par la douleur et le sang est susceptible de rompre le charme de la blessure répétée* »), tandis que le geste artistique et la performance s'apparentent à une forme de liberté, puisque le corps prend la parole. Mais le tribut que paient ces suppliciés de l'art pour se faire « entendre » est parfois lourd d'extrême douleur, et cette manière de dire ne se nourrit-elle pas aussi de la répétition? La question demeure ici en suspens.

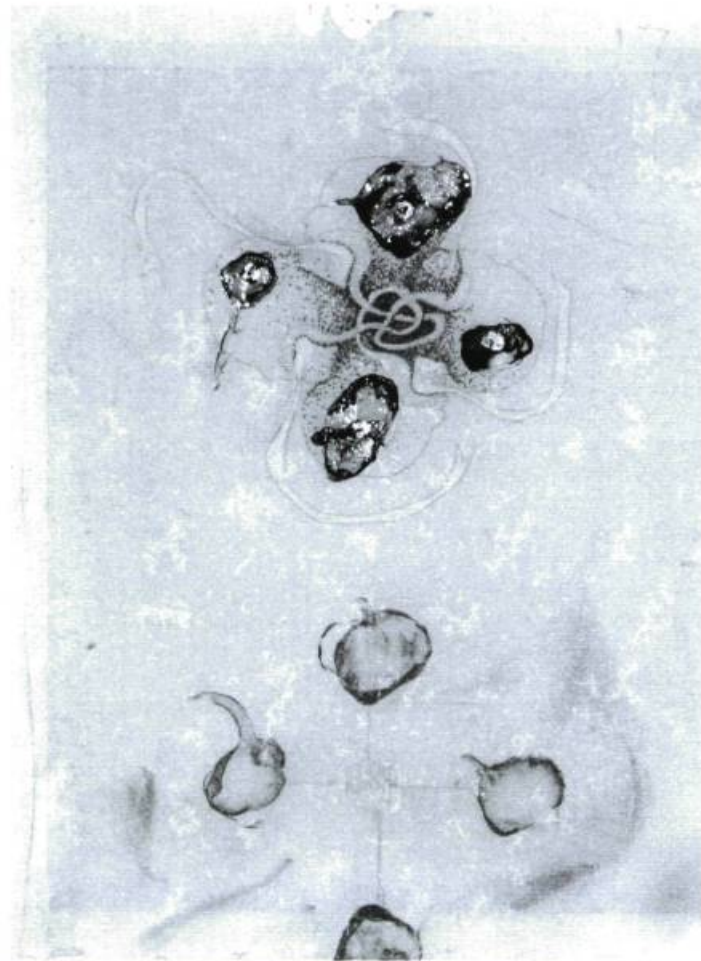
Il n'en reste pas moins que Le Breton cerne avec finesse le rapport qu'entretiennent ces

artistes avec leur corps utilisé comme matière. Il montre comment le corps saignant se transforme en miroir inversé d'une société qui valorise l'apparence et « où l'image de soi tend à primer sur toute autre considération ». En entaillant la surface, en marquant la peau, certains tenants du *body art* revendiquent la profondeur et « leur appartenance à la chair », d'autres poussent à l'extrême l'idée d'un corps machine totalement maîtrisable et « le perçoivent comme une série de pièces détachables ». Dans tous les cas, ces artistes interrogent la dictature esthétique que le corps subit en Occident.

Le performer et l'artiste de la mouvance des *Modern Primitives*, auxquels s'intéresse aussi Le Breton, ne désirent pas, eux, se transformer en œuvre d'art, ils cherchent à vivre une expérience intérieure par le don de leur douleur (suspension à des crochets fichés dans la poitrine ou dans le dos, etc.). Le Breton les définit comme des « *quêteur [s] de sens, [des] explorateur [s] de sensations le [s] portant aux limites de la condition humaine* ». Si l'anthropologue souligne que de nombreux *performers* détournent les rites primitifs de leur principe spirituel ou social, il n'explore cependant pas le rapprochement avec la tradition chrétienne du corps martyr. L'exemple de Ron Athey se révèle pourtant explicite : « *Quand je me transperce d'une flèche, je réalise une métaphore de saint Sébastien pour figurer la mise à l'écart des personnes séropositives.* » On s'étonnera par ailleurs que l'anthropologue dise bien peu de choses de la commercialisation grandissante de ces performances et de leur succès croissant auprès d'un public de plus en plus large dont les motivations devraient appartenir pleinement au domaine de l'enquête. C'est la question de la banalisation de la plaie exhibée et de la douleur maîtrisée qui se pose ici, et qui est à peine esquissée, même si, en fin de parcours, au chapitre IV, Le Breton évoque la fascination de chacun (artiste ou spectateur) pour ce côtoiement avec la mort, indicible dans nos sociétés qui sacralisent la santé et la jeunesse.

Corps et société

Dans *Déclinaisons du corps. Entretiens avec David Le Breton*, certaines de ces questions trouvent leurs réponses. Joseph J. Lévy, anthropologue et professeur à l'Université Laval, offre à Le Breton un espace pour expliquer avec force détails ses choix intellectuels, sa démarche pédagogique, sa position face à l'anthropologie et la sociologie. Dans ces entretiens divisés en trois parties (I. « En quête de soi » ; II. « Histoires de corps » ; III. « Les corps extrêmes »), Le Breton relate son enfance au Mans, sa scolarité à la trajectoire sinueuse, puis ses études universitaires. Formé d'abord en psychologie, il s'est tourné vers la sociologie après avoir touché au roman et au cinéma. Parallèlement à son parcours intellectuel, fortement marqué, entre autres, par Jean Duvignaud qui fut son directeur de recherches, les travaux de Georges Balandier



Patrice Duchesne, *Ciment érotique pour un corps démembré*, 2003, crayon, encre, carbone, plastique, huile et vernis sur papier Ingres, 32,5 × 25 cm. Photo : Alain Dumas

et la pensée de Georges Bataille, l'anthropologue nous apprend son amour des voyages et sa prédilection pour la marche, ce qui semble aller de soi pour un homme qui travaille sur la construction du corps (*Éloge de la marche*, Métailié). Un voyage en solitaire au Brésil, alors qu'il rédige sa thèse, a d'ailleurs infléchi de façon déterminante ses recherches. Mais au-delà de la confession biographique qui semble devenir aujourd'hui une loi du genre, l'intérêt de ces entretiens réside dans le récit de la genèse des travaux et des ouvrages de l'anthropologue. Joseph J. Lévy, qui n'en est pas à ses premières gammes (on a pu lire, chez Liber également, ses entretiens avec Jean Benoist, François Laplantine et Hélène Reboul), maîtrise les lois du genre et pose de justes questions. Il tient les rênes de la discussion, poussant parfois son interlocuteur dans ses retranchements. Certains faits d'analyse sont contournés par l'anthropologue (par exemple, sur les problèmes éthiques et juridiques qu'entraînent certaines performances, comme celle de Chris Burden sur qui un ami fait feu à balle réelle...). Mais Le Breton explique très généreusement comment, par la sociologie (Marx, Engels), la philosophie (Descartes, Hegel), la psychanalyse (Freud, Bettelheim), l'histoire des représentations du corps

(de Vésale à Orlan) et celle des pratiques quotidiennes (Élias), il appréhende la conception que l'homme d'aujourd'hui a de son corps afin de mieux comprendre ce qu'il en fait. Corps et société : David Le Breton ne cesse d'explorer les relations étroites qu'ils entretiennent.

Déclinaisons du corps propose donc une belle synthèse de sa réflexion entamée depuis plus de quinze ans maintenant. Pour ceux à qui n'aurait échappé aucune des publications de Le Breton, ces entretiens donnent accès aux événements personnels, aux interrogations et aux intuitions qui lui ont permis de considérer le corps comme un objet d'étude anthropologique à part entière. Derrière toutes les expériences corporelles qu'il étudie, qu'elles soient salvatrices (cautériser la souffrance en entretenant la plaie), esthétiques (métamorphose du corps en vue d'une appropriation du Moi, sa modification promettant simultanément un changement d'identité) ou artistiques (combattre l'hystérisation de la perfection de nos sociétés par la revendication du corps abimé), David Le Breton rappelle constamment que tout corps est une reproduction du corps social, et qu'il n'y a pas d'événement qui ne mette le corps à contribution.

VÉRONIQUE CNOCKAERT